

Jean GOLDSKY

LA
Réincarnation
de JUDAS

Les Trente Deniers

de Gustave Hervé

HISTOIRE D'UNE TRAHISON

Alors l'un des douze, appelé Judas Iscariot, s'en alla
vers les principaux sacrificateurs et leur dit :

Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai ?
Et ils convinrent de lui donner trente pièces d'argent.
Et depuis ce temps là, il cherchait une occasion
propice pour le livrer.

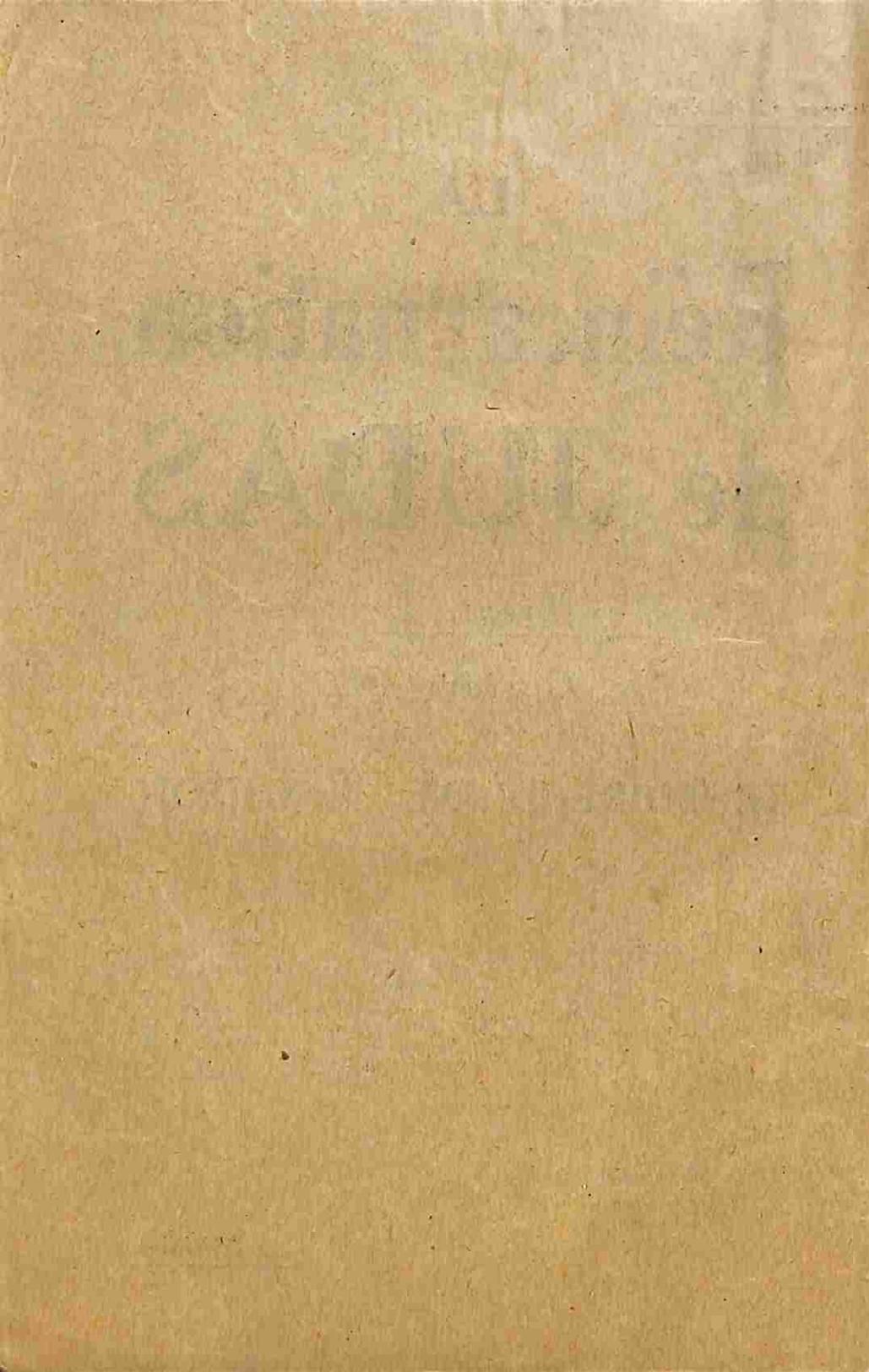
(Evangile selon saint Matthieu.)

Édition de la Tranchée Républicaine

: 5, rue de la Grange-Batelière, 5 :

:: :: :: PARIS :: :: ::

20 centimes



La Réincarnation de Judas

LES TRENTE DENIERS

DE GUSTAVE HERVÉ

HISTOIRE D'UNE TRAHISON

•••○○•••

« Alors l'un des douze, appelé Judas Iscariot, s'en alla vers les principaux sacrificateurs et leur dit: « Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai? » Et ils convinrent de lui donner trente pièces d'argent. Et depuis ce temps-là, il cherchait une occasion propice pour le livrer.

Et comme ils mangeaient, Jésus dit: « Je vous dis en vérité que l'un de vous me trahira. » Et Judas, qui le trahissait, répondit: « Maître! est-ce moi? » Jésus lui dit: « Tu l'as dit. »

(Evangile selon saint Mathieu.)

« Malheur à celui qui trahit! Il eût mieux valu pour cet homme-là de n'être jamais né! » Ainsi parlait Jésus-Christ, s'il faut en croire les moines savants qui rapportèrent les paroles des apôtres.

Hélas! Nous aurons vu, au cours de ces années terribles, mourir tout ce qui faisait la joie, l'excuse, la consolation de notre humanité.

Depuis deux mille ans, les prêtres prêchaient l'Evangile d'amour. Et les docteurs, les fidèles de cette Eglise élevée, aux premiers âges, à la Pitié rédemptrice, prêchent aujourd'hui la haine éternelle, rêvent

de châtier, pêle-mêle, innocents et coupables, et d'effacer le crime par le crime... Ils nous enseignent, ces héritiers indignes de celui qui a dit : « Aimez-vous les uns les autres », cette monstrueuse innovation de notre vingtième siècle : *la politique des représailles*.

Mais il y a mieux — ou pis.

La guerre, si atroce qu'elle soit, garde toujours de nobles aspects. On a raison de dire qu'elle est génératrice de sentiments puissants. Certes, elle n'exalte pas que les saines passions et les bons instincts; mais chez ceux qui se battent, le tête-à-tête tragique avec la mort décuple la force des volontés bonnes et mauvaises, et révèle au plus fruste l'inexploré de sa conscience. Si l'on veut bien excepter de cette règle tous les pâles fantoches qui seront demeurés en marge du grand drame (depuis l'officier d'administration n'ayant pas encore compris qu'il est militairement et nationalement *l'inférieur* du fantassin de deuxième classe, jusqu'au plumitif incapable de sentir l'indécence d'être plus farouche que les combattants) on peut dire que la guerre a triomphé, dès le premier jour, de la médiocrité arriviste et stérile.

Se battre et tuer, c'est une dure nécessité, qui peut révolter des consciences : cette lutte intérieure garde aussi sa grandeur. Mais ce qui, plus que la guerre et le meurtre, heurte depuis toujours le sentiment des peuples, c'est la trahison.

Il n'est pas d'ennemi auquel on refuse les honneurs de la guerre : le traître, lui, est partout taxé d'infamie et châtié sans indulgence.

Et voilà qu'il nous est donné d'assister, en France, à ce scandale formidable, insulte au passé d'un pays universellement estimé parce qu'il professa par-dessus tout, le culte de la droiture et de l'honneur : il nous faut subir l'apothéose de la Trahison.

La France, ou du moins cette partie de la France qui renie à la fois ses maîtres spirituels et ses plus nobles traditions, la France oublieuse des Droits de l'Homme et des géants qui les proclamèrent, fusil au poing, à la face du vieux monde, la France des bateleurs et des histrions ou, pour tout dire, la France de Maurice Barrès et Alfred Capus, tresse aujourd'hui des lauriers à l'Iscaïote réincarné dans le corps replet et disgracieux de M. Gustave Hervé.

Quelle revanche pour Judas!... Ils sont tous là, ceux

qui furent de l'autre cortège. Ponce Pilate a vieilli; sa taille s'est courbée; ses cheveux sont blancs comme neige — mais c'est toujours le même politicien, que l'excès de scrupule n'a jamais gêné: il s'appelle aujourd'hui Alexandre Ribot. Pourquoi ne délivrerait-il pas Barabbas, surtout si Barabbas « fournit » à l'Intendance?... C'est tellement plus simple de crucifier Jésus... Quant aux trente deniers, nous les allons retrouver tout à l'heure, mais comme la vie est chère, ils se seront singulièrement multipliés.

Pourtant, il faut bien reconnaître que Judas, ayant trahi, en éprouva quelque repentir, puisqu'il reporta les trente pièces d'argent « aux principaux sacrificateurs et aux sénateurs », après quoi, dégoûté du monde et de lui-même, il jugea sage et bien de s'étrangler.

L'Iscairiote était bien honnête et le directeur de la *Victoire* doit lui marquer le mépris le plus net. S'il était allé à l'école de M. Gustave Hervé, Judas aurait compris la vanité de ses scrupules. Aujourd'hui, on ne rend pas l'argent, on ne meurt pas étranglé de ses propres mains. Tout au plus risque-t-on d'être étouffé par l'orgueil qu'on éprouve à se voir choyé, adulé, félicité, encensé, sacré grand patriote et sauveur de la nation, à l'instant même où d'autres hommes, dont on ne parle pas, se contentent de mourir, pour faire, de leur corps, un rempart à la Cité menacée...

La Complicité du silence.

Il n'est ni dans mes goûts ni dans mes habitudes de renier, publiquement, une amitié brisée par les hasards changeants de la vie et de la politique. J'ai toujours répugné à ternir un passé qui m'est demeuré cher, en montrant tels qu'ils sont aujourd'hui ceux avec lesquels je fis route autrefois.

Hervé, c'est pour nous toute notre jeunesse — une jeunesse ardente, riche de confiance, de désintéressement, de vaillance, d'illusions. Il est douloureux d'être obligé de regarder ces beaux souvenirs en face et de se dire: « Il ne reste plus rien de ces nobles semailles. Nous aussi, nous n'avions fait qu'un rêve. Celui que nous aimions comme un chef et comme un ami a l'âme plus vile encore que les autres. Cet homme aus-

tère cachait des appétit d'ogre. Nous le croyions un apôtre: ce n'était qu'un mégalomane de la pire espèce. Son socialisme? Cabotinagè! Son amitié? *Chiqué* indigne pour capter les forces neuves qui s'offraient, et les détourner à son profit. Ah! notre pauvre jeunesse est bien morte. La voilà étendue sur le sol, tout de son long. Un traître l'a frappée en plein cœur... »

Mais quoi! Quand nous voudrions nous obstiner à croire, le pourrions-nous, alors que l'assassin s'acharne sur sa victime, et, se drapant cyniquement dans son ignominie, ricane de notre stupeur douloureuse?...

On peut changer d'idées, de politique... La vie passe, apportant toujours de nouveaux enseignements. J'applaudis au courage du tribun qui dit à la foule: « Je me suis trompé ». Mais ce charlatan qui diffame, souille, condamne tout ce qu'il a prêché, vanté, exalté — ah non, il n'en a pas le droit.

Et quand il pousse à la répression, quand il voue aux fusillades ceux qui n'ont commis que le crime de croire à son enseignement, il faut pour la morale de l'histoire, que le Renégat voit se dresser devant lui, indignés et résolu, ceux-là même qui l'aimèrent, le défendirent et crurent en lui.

Le dernier de notre petit groupe, le seul peut-être qui, dans les premiers mois de la guerre, approuva sans réserves les campagnes de la *Guerre Sociale* (1), je me devais à moi-même de dire tout net ce que je pense de l'homme qui écrivit *Mes Crimes*, à l'époque où son ambition n'avait pas encore fait de lui un criminel.

Qu'on me juge sévèrement si l'on veut: se taire, parfois, c'est être complice. Je ne veux pas me faire complice de « ça ».

Sa probité.

Donc, le directeur du journal où vint échouer « l'homme intègre » qui s'appelle Letailleux, mais signe courageusement Lysis et ne s'est montré sur les tréteaux politiques — anonymement d'ailleurs — que

(1) On peut y retrouver encore, en 1915, mes « Notes du front », publiées sous la signature *Sergent G.*, et dans lesquelles j'exprimais des sentiments sur la guerre qui, depuis, n'ont pas varié.

pour défendre la candidature du richissime Jacques Stern (ce nom est tout un programme) — s'imagine trouver des lecteurs assez naïfs pour croire à sa probité. Ce n'est pas ce qui déconcerte le moins.

Il nous raconte — et je vous jure qu'il est sérieux — que la *Guerre Sociale* quotidienne et la *Victoire* furent faites avec, pour tout potage, cent mille francs de dettes et le produit d'une souscription publique, soit exactement 31.414 francs.

Le jour où l'on put lire cela, ce fut un éclat de rire général dans tout ce que Paris compte de professionnels du journalisme.

A la vérité, il n'y a que deux façons de faire un quotidien, surtout au prix où est le papier. Ou bien, comme de rares journaux politiques, l'on s'appuie sur un parti qui vous soutient des cotisations de ses adhérents, ou bien l'on fait des affaires.

Ce n'est pas déshonorant, d'ailleurs, de faire des affaires. Encore faut-il les choisir, et les multiplier, c'est-à-dire ne marchander ni sa peine ni son intelligence. Plus on fait d'affaires, et plus on est indépendant. Les ouvriers les mieux payés sont les plus libres, parce qu'ils sont de bons artisans et qu'on a besoin d'eux. Il leur est loisible de choisir leur atelier. Au contraire, les « sabots » sont obligés de se contenter de ce qu'ils trouvent.

Il en est de même en matière de journalisme, ou du moins — car l'écrivain n'a pas à s'occuper de ces choses — en matière d'affaires journalistiques. On peut, en même temps qu'on lance un journal, et précisément parce qu'on lance un journal, s'occuper utilement aussi bien d'organiser l'exploitation de richesses naturelles négligées que de répandre un produit nouveau ou de lancer une édition de librairie. Voilà quelle est la vraie formule, à notre époque où la presse est nécessairement industrialisée. C'est en tout cas la seule honnête.

Ce ne fut pas — il a raison de le dire — celle du directeur de la *Victoire*.

Car il est bien bon, Hervé, de nous offrir des « justifications ». Mais son journal même, *il l'a volé*. Il l'a volé à ses lecteurs, à ses souscripteurs, à ses collaborateurs. Ce n'est pas son travail, ni même son talent, qui ont suffi à lancer la *Guerre Sociale*. Ce sont aussi des efforts dépensés en vue d'un tout autre résultat que

celui qu'il poursuit aujourd'hui. La *Guerre Sociale* est née du dévouement de tous ceux pour qui Hervé réclame maintenant le poteau d'exécution; elle a grandi grâce aux sympathies des « militants » ou des amis comme ce lieutenant qui, nous dit Hervé, « fit tomber sur sa cellule de la Conciergerie, une pluie de billets de mille »; (faut-il ajouter que, pour sympathique et désintéressé qu'il soit, ce lieutenant *n'était pas Français*?) Elle s'est fortifiée, la *Guerre Sociale*, de notre labeur, de nos souffrances. Après l'affaire Métyvier, pour laquelle je fis trois mois de prison au régime de la haute surveillance, et qui valut à René Dolie de contracter, à la Santé, la maladie qui vient de l'emporter, la vente de la *Guerre Sociale* fut presque doublée.

C'est cela qu'Hervé appelle du désintéressement, de la probité: Recueillir des souscriptions pour défendre une cause et s'en servir pour la trahir? Quelle singulière morale, en vérité, et comme la probité de Gustave Hervé ressemble à ce que tout le monde appelle l'escroquerie.

Son patriotisme en action ⁽¹⁾.

Hervé n'est pourtant pas qu'un escroc. Il a pu descendre plus bas encore.

Depuis la guerre, on l'a vu *vendre* du patriotisme et commercialiser ces nobles élans qui poussèrent la jeunesse française — y compris ses collaborateurs — à opposer une vivante barrière à l'envahisseur. On aurait pardonné au directeur de la *Victoire* tous ses excès et toutes ses palinodies s'il les avait payés d'un peu de vrai courage. Hélas! Il ne nous a offert que la comédie d'une visite — encore, pas comme tout le monde — devant une commission de réforme. Hervé est pourtant plus solide que beaucoup de nos fantassins. Il nous prouva naguère, près de l'ambassade d'Espagne, qu'il excellait au maniement des armes à feu. Il n'est guère plus myope que moi, et que bien d'autres, qui ont le droit de parler, aujourd'hui, précisément parce qu'ils ont fait ce qu'ils ont pu. Un geste: trois mois sur le front, — et c'était parfait. Il serait revenu, ayant vu

(1) On pourrait, plus justement, écrire: en « actions ».

et *subi*, et nous lirions volontiers ses articles qui différaient peut-être de ceux qu'il nous prodigue.

Mais non ! Ce marchand d'héroïsme, ce débitant de gloire, n'a vendu que la vaillance des autres. Ceux qui ont lu les lignes qu'il tint à consacrer à ses collaborateurs et à ses proches tombés au feu, ont été surpris de la sécheresse de cœur de cet homme. Pour lui, un mort, c'est un article-réclame, et cela se chiffre par une augmentation de notoriété, de tirage et de profit.

Je me souviens qu'un soir (je repartais après une convalescence) j'eus l'impression qu'Hervé avait souvent pensé, au cours de notre entretien, au bel article qu'il écrirait sur moi, s'il m'advenait un accident. « Je suis, me dis-je, un « mort glorieux » en réserve. » Je m'excuse auprès d'Hervé, si je l'ai déçu en revenant indemne, ou presque. Je n'ai rien fait pour cela, je lui en donne l'assurance. D'ailleurs, la guerre n'est pas finie : M. de la Palice dirait que les vivants d'aujourd'hui sont les morts de demain...

Sa publicité.

Si vous le voulez bien, nous ouvrirons, ici, une parenthèse.

On pouvait voir, dans la *Victoire* du 18 juillet, ce modeste filet :

Un don de 100,000 francs au « Secours National »

M. Louis Barthou, ancien président du conseil des ministres, vient de verser au Comité du secours national, au nom de la Société des Moteurs Gnome et Rhône, la somme de cent mille francs.

Voilà, direz-vous, une information bien honnête.

Ouais!..

Plus honnête encore est la publicité faite, dans le même numéro, pour le compte de fournisseurs de la guerre.

Or, quand les « fournisseurs » font de la publicité, c'est qu'ils ont d'excellentes raisons pour cela.

Prenons l'exemple de la Société Gnome et Rhône qui, s'il faut en croire Hervé, mérite de figurer au tableau

SES C

MIER

Déclaration de Gustave Hervé au Congrès socialiste international de Stuttgart :

Je me fiche de la patrie française comme de la patrie allemande, et je mets Clemenceau dans le même sac que le Kaiser.

J'aime le peuple allemand. Depuis 3 jours que je suis ici, je suis frappé de ces figures pleines de bonhomie à qui je ne ferai qu'un reproche, celui d'être trop pacifiques.

GUSTAVE HERVÉ.

A ceux que j'enseigne, je fais entrevoir, dans un idéal lumineux, une République internationale, et je dis aux paysans, aux ouvriers : Tous ceux qui la préparent au-delà des frontières sont plus près de vous que les Français qui prêchent la haine et les massacres.

GUSTAVE HERVÉ.

(Banquet de la salle Vantier.)

N'iront pas à la caserne les militants des grands centres ouvriers, là où existent un mouvement révolutionnaire important, des organisations syndicales puissantes, des groupes socialistes nombreux.

Dans les villes comme Paris, Lyon, Toulouse, Brest, etc., etc., aucun militant ne doit partir, à moins qu'il ne soit mobilisé avant dans la ville même. Il faut que la mobilisation soit entravée tout de suite et que tout de suite aussi l'affolement et la terreur s'emparent de l'administration militaire et du pouvoir civil.

N'iront pas à la caserne les militants des campagnes. Ceux-ci devront empêcher les paysans de répondre à l'appel.

(Conseils d'Hervé dans la Guerre sociale, 1908).

RIMES

AUJOURD'HUI

Il est incroyable que le gouvernement, en pleine guerre, au seuil de la quatrième année de guerre, à une heure où le moral du pays a tant besoin d'être réconforté, laisse se faire, ouvertement ou jésuitiquement, une propagande pacifiste qui, en un pareil moment, constitue une véritable trahison au profit du kaiser. Cette propagande risque de couper les jarrets à nos soldats du front; c'est un coup de poignard dans le dos de nos armées en bataille; qu'attend-on pour supprimer les journaux et les brochures qui poursuivent cette œuvre de trahison?

.

Nous avons assisté à une épidémie de grèves. Ces grèves, grossies démesurément par l'imagination des poilus, leur ont apparu, de loin, comme une Révolution, et leur cerveau malade, aigri par trois ans de souffrance, a imaginé, ça et là, que la République en France allait tomber en décomposition subite comme le tsarisme en Russie; ces grèves ont donné au système nerveux fatigué et épuisé de nos poilus la plus grande secousse qu'ils aient reçue depuis trois ans, une secousse que ni leurs horribles souffrances à Verdun, ni plus récemment leurs pertes cruelles en Champagne, ne leur avaient donnée.

.

La Liberté, connais pas.

GUSTAVE HERVÉ.

(Extraits d'un seul article de la Victoire.)

d'honneur de la philanthropie, et contentons-nous d'une citation, pour ne pas trop nous faire taxer de partialité.

On pouvait lire dans l'*Œuvre* du 16 juillet :

« La Société Gnome ne se contente pas de distribuer des dividendes à ses actionnaires; elle commence par leur rembourser *intégralement* leur capital, soit un million quatre cent soixante-quinze mille francs. Voilà qui n'est pas mal. Ce n'est pas tout. La Société ayant ainsi rendu leur mise de fonds à ses actionnaires, il lui reste encore de l'argent, tant d'argent qu'elle a l'air de ne pas savoir où le fourrer...

« Pudiquement elle en fait d'abord trois tas: Le premier, tout petit, n'est que de 147.500 francs, et c'est la « réserve légale ». Le second, de 4.800.000 francs, s'intitule « réserve d'amortissement ». Le troisième s'appelle simplement « réserve », sans autre précision ni qualificatif : ce n'en est pas moins le plus considérable, car il s'élève à 16.500.000 fr.

« Le mot « réserve » ayant déjà servi trois fois, il convient d'en chercher un autre. On trouve le mot « provision », et l'on glisse dessous 19.500.000 francs « pour impôts et éventualités de guerre ».

« Voilà, si je compte bien, 42.420.500 francs mis à l'abri. Nous allons maintenant pouvoir toucher un mot des bénéfices.

« — Comment, des bénéfices! Mais ces divers chapitres ne représentent-ils pas des « bénéfices » ?

« Si, certainement. Mais ce n'est pas ainsi que le bilan les désigne, puisqu'il les appelle tantôt « réserve », tantôt « provision ». Imitons, si vous le voulez bien, sa discrétion — ou sa réserve. Et parlons maintenant des bénéfices proprement dits, des bénéfices avoués, impossibles à dissimuler. Malgré tous les prélèvements antérieurs ils s'élèvent encore à 14.283.000 francs, — ce qui permet d'attribuer au titulaire de chaque action de 100 francs (déjà remboursée) un dividende de 300 francs. C'est-à-dire que les actionnaires de la Société Gnome ont placé leur argent à 300 0/0!

« Je ne relève que pour mémoire un menu « report » de 2.331.391 francs, dont visiblement on n'a su que faire. Et si je l'ajoute à l'addition, c'est simplement pour constater qu'au total la Société Gnome, grâce à la guerre, a gagné la jolie somme, la trop jolie somme de SOIXANTE MILLIONS, qui représente *quarante fois* son capital primitif! »

Je ne veux pas commenter. Si Hervé s'efforce de nous persuader qu'il fait, bénévolement, l'éloge d'une entreprise à qui la guerre vaut SOIXANTE MILLIONS DE BÉNÉFICES, et qui sacrifie cent mille francs pour le *Secours National* et des sommes inconnues pour la bonne presse, c'est qu'il est doué de ce qu'en langage populaire on appelle : *du culot*. Et s'il trouve des badauds pour le croire, ces successeurs dégénérés des *Bons Bou-*

gres sont vraiment bien « honnêtes », et nous ne pouvons rien à leur cas.

Heureusement, les Français ne passent pas pour être inintelligents. Ils savent ce que parler veut dire, même quand la censure veille obligeamment sur le bon renom des chambardeurs assagis.

Une gageure.

Ce qui est prodigieux, dépasse l'entendement, et prend des allures de gageure, c'est que l'homme du drapeau dans le fumier, parrain du citoyen Browning, père de Mam'zelle Cisaille, ait pu aussi facilement se faire adopter comme défenseur attitré par ceux qu'il parlait autrefois d'étripier.

Avant lui, Gérauld Richard avait écrit :

*Dans vos estomacs bedonnants
Nous ferons, bourgeois ruminants,
Plus d'une entaille...*

et nul ne lui en avait gardé rancune. Mais Hervé est allé plus loin : il affuta le coutelas, et ce ne fut pas sa faute si l'aventure n'a pas mal tourné.

Pendant, avec une incompréhension totale de l'âme populaire, les « bourgeois ruminants » et les « soudards galonnés » s'imaginent qu'il a gardé quelque influence, et s'ils le méprisent, ils ne répugnent pas à s'en servir.

Qu'on lise plutôt ce document que publie la *Griffe* :

° ARMÉE Le 12 juin 1917
° CORPS D'ARMÉE LE GÉNÉRAL COMMANDANT
LE °... C. A.
Etat-Major à M
BORDEREAU D'ENVOI

DÉSIGNATION DES PIÈCES	NOMBRE	OBSERVATIONS
Exemplaires du journal la <i>Victoire</i> , numéro du vendredi 8 juin 1917, contenant un article intitulé : <i>A mon poilu socialiste</i> .	200	Transmis avec prières suivant la demande du général commandant en chef d'en faire assurer la distribution dans les corps de troupe le <i>plus rapidement possible</i> suivant la répartition qui sera jugée à propos.

Signé : *Illisible*.

Quelle concurrence déloyale aux journaux qui passaient pour être les organes de l'Etat-Major!... Les voilà supplantés par le « Sans-Patrie », l'homme de la grève générale et de l'insurrection devant l'ennemi!... On peut dire que la guerre nous aura fait voir d'étranges choses.

Ses malices.

Pendant qu'on suspend, un à un, tous les journaux de gauche, qui pourtant s'emploient utilement au maintien de l'ordre, le gouvernement de la République fait acheter, au prix fort, le « papier » de M. Gustave Hervé.

Comment le bonhomme a-t-il pu faire croire qu'il y avait intérêt à répandre sa prose parmi les Poilus? On l'imagine difficilement. Mais ce qui n'est un mystère pour personne, c'est qu'il croit, lui, que c'est arrivé. La mouche aussi, se persuade que c'est elle qui fait avancer le coche.

Ecoutez-le parler du salut de la France par la répression:

« *Dans un pays où il y a une Censure, écrit-il, où le service des postes est aux mains de l'Etat, il n'est pas difficile d'enrayer.* » Il s'y connaît, Hervé, vous pouvez m'en croire. Il fut une époque où cette baudruche mal gonflée se donnait des airs farouches. On le mettait au cachot, voire même au secret. Mais toujours des articles d'actualité portant sa signature étaient publiés dans son journal. Et Hervé, fier de lui, gloussait en se relisant.

En se relisant? J'exagère. Car ces articles, « transmis malgré les gardes-chiourmes », ce n'était pas lui qui les écrivait. C'était... un autre qui modestement, fit ainsi la preuve qu'on peut aisément calquer les formules grossières du fameux planteur de drapeau.

Et voilà qu'aujourd'hui le bonhomme médite: « En somme, au temps où je travaillais dans la Révolution, je n'étais pas si fort que ça!... Lâchons le mot: je bluffais — éperdument, et pourtant, j'avais du génie, MOI. La preuve, c'est que j'ai compris, et que je me suis hâté de passer du côté du manche. J'y suis plus à l'aise. Quant aux autres — les imbéciles! — il ne faut pas qu'ils s'imaginent me la faire. Je sais ce que c'est,

MOI, que la Révolution, le Socialisme, la République: rien que des mots. Il y avait MOI, et c'était tout. Maintenant, il n'y a rien, rien, rien. La censure peut y aller hardiment; elle ne rencontrera que le vide. »

Gros malin! Il croit le monde fait à son image et la veulerie des autres comparable à la sienne. Ce qu'il se fourre dans l'œil le pouce du gros Maffert, ce n'est rien de le dire: les faits se chargeront de le prouver surabondamment.

Les trente deniers.

On aurait tort de croire que je fais grief à Gustave Hervé de s'élever, violemment, contre tout ce qui lui apparaît comme un sabotage de la défense nationale. Le Français qui n'aurait pas pour souci d'éviter tout ce qui peut affaiblir la Patrie serait sûrement un inconscient s'il n'était un criminel.

Non.

J'accuse, au contraire, Gustave Hervé d'avoir semé, dans le pays, des germes de discorde. C'est lui qui a donné créance — non seulement en France mais même à l'étranger, à cette *rumeur infâme*, d'après laquelle il pourrait se trouver, chez nous, *des défaitistes*. C'est lui qui, par ses *Peut-on le dire?* criminels, a ruiné dans l'armée l'esprit de discipline, opposé les chefs aux soldats. C'est lui qui, récemment, a failli démoraliser nos Poilus en faisant croire — lui qui avait crié: « Vive le Tsar! » — que le *Soviet* trahissait la démocratie française. C'est lui qui, en semant la suspicion, en accusant à tort et à travers des hommes dont les ressources sont plus pures que les siennes, en provoquant à la répression, a saboté l'union sacrée, si nécessaire à la victoire française.

Et je l'accuse d'avoir fait tout cela, par orgueil? oui; par mégalomanie? oui. Mais aussi POUR DE L'ARGENT.

J'entends bien qu'Hervé ne mène pas une vie extravagante. Le passant ne le voit pas entrer dans les restaurants à la mode. On ne le rencontre pas, lorgnant la brune ou la blonde, dans les promenoirs de music-hall, et s'il aime la bonne chère et les vins choisis, c'est en somme péché mignon.

Mais chaque homme a ses vices, ses marottes, ses ambitions. Toute sa vie, Hervé a rêvé d'être « le grand

homme », le chef. A la *Guerre Sociale*, déjà, il aimait s'entendre appeler le *Général*. Depuis la guerre, il s'est vendu à ceux qui se servent de lui pour une action non moins antipatriotique que l'autre (celle d'avant-guerre) pour des sourires, pour des compliments, pour des flatteries. Mais il s'est surtout vendu pour posséder — enfin — le grand quotidien dont il rêve.

Ce n'est un secret pour personne: Des réunions ont été tenues par des « personnalités éminentes » de la politique et de l'industrie. Des économistes travaillent à rédiger un programme de « paix sociale » qui sera la base de l'action de Gustave Hervé. Des financiers se préoccupent de fonder une société, dont le capital sera de plusieurs millions (nous voilà loin des malheureux trente deniers de l'ancêtre) pour lancer un grand quotidien d'informations (comme le *Petit Parisien*, le *Matin*, le *Journal* ou le *Petit Journal*), dont M. Gustave Hervé sera le directeur.

Le titre de ce journal n'est pas encore fixé. Toutefois, Hervé, prudent, en a déjà déposé plusieurs, conformément à la loi.

Qu'importe l'austérité — incontrôlable — de la vie de Gustave Hervé? Il n'entretient pas encore de danseuses, mais il rêve de dépasser les Bunau-Varilla, les Jean Dupuy, les Charles Humbert (1).

En soi, cela n'a rien de blâmable. Mais il fallait prendre la bonne route, celle par où passent les gens d'honneur, la grande route, la route droite. Car il est trop facile de crier: « Je suis un honnête homme » quand on débouche d'un chemin creux, accompagné de flibustiers dont, entre temps, on a fait ses associés.

Judas aussi était un honnête homme. Il eut simplement l'infortune d'entendre la conversation tenue par les scribes et les sénateurs du peuple dans la salle du souverain sacrificateur Caïphe, alors qu'ils songeaient à « saisir Jésus par adresse pour le faire mourir ».

D'autres ont songé à saisir ainsi le Socialisme « par adresse pour le faire mourir ».

Pour son malheur, Hervé a prêté l'oreille à leurs propos.

(1) Notons que la plupart de nos seigneurs de la grande presse mènent une vie au moins aussi austère que celle de M. Hervé.

La honte de ce temps, ce n'est pas qu'il se soit rencontré un Judas Iscariot: c'est que nous puissions redouter la lâcheté complice des Ponce Pilate et de leurs scribes.

Rien n'est plus dangereux que la coalition de la Peur et de la Duplicité.

C'est parce que nous voulons servir la Patrie, travailler à sa vraie gloire en la faisant plus noble et plus libre, que nous sommes unis, aujourd'hui, pour empêcher les sacrificateurs de gravir le Golgotha.

Non: la Pensée et l'Amour ne seront plus crucifiés. Arrière les traîtres: on ne passe pas!

JEAN GOLDSKY.

Voalez-vous faire une bonne action ?

Voalez-vous faire une bonne affaire ?

Abonnez-vous à la "TRANCHÉE"

Recrutez-lui des Abonnés

L'abonnement à la *Tranchée* ne coûte que six francs par an, en échange de quoi l'on a :

Toutes les semaines, chez soi, un journal rédigé non seulement par des professionnels du journalisme, mais *par tous ceux qui ont quelque chose à dire*;

Une tribune où l'on peut tout dire, d'où l'on peut tout braver ; un appui solide, des amis pour qui la solidarité est autre chose qu'une formule ;

Des renseignements sûrs énoncés sans fard, comme sans bluff ;

Des conseillers qualifiés pour répondre à toutes les questions : militaires, juridiques, politiques, et fournir tous les renseignements, honnêtement, gratuitement, — amicalement.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné demeurant à

déclare souscrire un abonnement d'un an à la
TRANCHEE.

Inclus un mandat de six francs.

SIGNATURE :

Détacher ce bulletin et l'adresser accompagné d'un mandat-poste,
à l'Administrateur de la TRANCHEE,
5, rue de la Grange-Batelière. — PARIS.

Il faut lire

La Tranchée

Républicaine

Directeur : Jean GOLDSKY

Grand Journal hebdomadaire paraissant le mercredi

La Tranchée a publié des textes inédits de :

Romain Rolland, Anatole France, Henry Bataille,
Henri Barbusse, Armand Charpentier, Magdeleine Marx,
Georges Bannerot, Passim, Joseph Rivière, R. de
Marmande, Line Deberre, René Everard, Abd-el-Karim
Jossot, Maurice Rauch, Albert Goldschild, Roland
Chavenon, Jacques Janin, L. Blumenfeld, Louis Levy,
Urbain Leriche, Fernand Morelle, René Darque, etc.

Dans chaque numéro :

L'Article de Jean GOLDSKY
Les Campagnes de JUDEX
Le Jardin des Supplices, par MONDOR
Le Dessin de TEL
La Page des Militants

“ LA TRANCHÉE ” NE DIT PAS TOUT
mais elle dit LE RESTE

Le numéro : dix centimes — Abonnement : six francs par an
===== Bureaux : 5, rue de la Grange-Batelière, Paris =====